





Vonette de Watten

*Même le lion doit se défendre  
contre les mouches*

Roman

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-0108-2

© Vonette de Watten.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## CITATIONS.

*Ce qu'on aime le plus chez l'autre, c'est ce qu'on ne connaît  
pas de lui.*  
*F-O Giesbert.*

*Ajouter à des événements authentiques des développements  
inventés, voilà quelques-unes des méthodes par lesquelles le  
romancier altère la réalité pour en faire le matériau de ses  
rêves.*  
*J-C Rufin.*



UN.

Je fais un bond dans mon lit : « qui a crié ? »

Après un petit moment de flottement et d'écoute scrupuleuse du silence, je me dois d'accepter l'évidence ; c'est moi qui ai poussé un cri durant mon sommeil. Je tends mon oreille droite, afin de vérifier si mon éclat de voix n'a pas réveillé Sonia, ma compagne, qui dort à mes côtés. Je tourne la tête, mais, dans le noir, je ne distingue pas grand-chose, même pas une ombre. J'avance la main et mes doigts ne rencontrent que le drap froid. Là, tout me revient, je suis seul, définitivement seul, Sonia ne sera plus jamais couchée contre moi. Voilà maintenant déjà une semaine que, selon ses dernières volontés, j'ai dispersé ses cendres dans le jardin du souvenir qui jouxte le crématorium. Je retombe sur mon oreiller, les yeux remplis de larmes, et je comprends tout.

J'étais en train de rêver... J'étais dans un bateau et l'océan était déchaîné. Je m'accrochais au bastingage. Je voulais rentrer dans la cabine pour me mettre à l'abri, mais impossible de lâcher le parapet, car mes mains y restaient collées. Une énorme vague était sur le point de m'engloutir et c'est sans doute à ce moment-là que j'ai crié et que je me suis réveillé. Depuis la disparition de Sonia, toutes mes nuits sont peuplées de cauchemars, c'est pratiquement toujours la

même histoire : je suis en danger et je ne peux pas m'enfuir. Je me réveille et, chaque fois, je suis trempé de sueur, le cœur battant ; bien souvent emberlificoté dans les draps qui m'emprisonnent. Mon cerveau imagine toutes les nuits un scénario qui est l'exacte réplique de ce que je vis au jour le jour depuis que Sonia m'a quitté, je suis incapable de trouver une issue au péril qui me menace, je suis en danger et mon corps ne répond plus, le chagrin déferle sur moi comme une vague et il m'est impossible de le surmonter.

Et maintenant ? Que faire ? Rester coucher et dormir, dormir... Pourquoi pas pour toujours ? Ou alors, se lever ! Faire comme tout le monde : se lever, se coucher, se laver, manger, agir comme si rien ne s'était passé, car, de toute façon, la terre ne va pas s'arrêter de tourner. Si j'ai choisi de continuer à vivre malgré tout, il faudra bien que je réagisse, que j'essaie de ne plus vivre dans le présent parce qu'il est trop noir, trop affligeant, que je fuie le passé parce qu'il est trop beau. Alors que reste-t-il ? L'avenir bien sûr, c'est forcément la solution, la SEULE solution, il faut à tout prix que je m' imagine un futur pour me prouver que j'existe.

Plus facile à dire qu'à faire.





### *Deux ans plus tôt :*

Nous venions d'acheter, Sonia et moi, dans un quartier tranquille pas trop éloigné du centre-ville, une maison plus confortable, plus fonctionnelle et bien sûr plus spacieuse que notre petit appartement. Nous nous étions empressés d'y faire quelques petits travaux d'aménagement et de décoration.

Tout nous souriait et l'avenir promettait d'être magnifique. Nous étions déjà en train d'établir des projets d'agrandissement, de construction de piscine... Cependant, je ne pouvais pas m'empêcher de penser : « Ceci est trop beau, c'est trop de bonheur, ça ne va pas et ça ne peut pas durer », car la vie m'avait déjà appris que le bien ne peut pas exister sans le mal, la richesse sans la pauvreté, la beauté sans la laideur, que l'on aime encore plus la vie quand on a côtoyé la mort et qu'il n'y a pas de bonheur sans aucune larme. Sinon comment savoir que l'on a été heureux ? J'avais malheureusement vu juste, car un jour : une douleur, une consultation chez le médecin, un examen de sang, les urgences de l'hôpital, un scanner ; et c'est toute notre vie qui bascule. Bien sûr, dans un premier temps, nous n'étions pas trop inquiets puisqu'il ne s'agissait, aux dires des docteurs, que d'un abcès ; mais je n'étais pas sans penser, comme Sonia sans doute, à cette effroyable maladie dont personne n'ose prononcer le nom.

La suite va malheureusement s'avérer conforme à nos craintes secrètes. Et cela va être le début d'une spirale qui nous emmènera dans un trou sans fond. Une date à marquer d'une pierre noire, le début d'une fréquentation assidue et peu rassurante des hôpitaux.

Le chirurgien qui l'a opéré en urgence a tenu à me parler à part, juste après son intervention. Je garderai toujours en mémoire, comme une cicatrice, ses paroles prononcées d'un ton grave, empreint de compassion, même si ses propos se terminaient par une note un peu plus optimiste : « J'ai retiré une grosseur de la taille d'une boule de pétanque, assaini tout ce qui était à proximité. Je n'ai pas vu d'autres lésions, mais des examens complémentaires seront nécessaires. Je vais la laisser se remettre de l'opération et je vais lui parler. » Le mot cancer n'a jamais été prononcé, mais c'était bien sûr sous-entendu. De toute façon, j'étais bien incapable de parler, je ne posai aucune question.

Inutile de raconter comment se sont passés les jours et les nuits suivantes, aucun moyen d'avaler quoi que ce soit ni de dormir plus de deux ou trois heures. De m'assoupir serait d'ailleurs le terme exact. J'étais persuadé alors que la fin était proche et qu'elle ne se remettrait pas de cette opération. Mais je me trompais puisque Sonia allait visiblement de mieux en mieux, elle était maintenant consciente et aux dires du personnel soignant tout se déroulait normalement.

Le jour de la sortie de l'hôpital est arrivé et c'est seulement à ce moment qu'on lui a fait comprendre de quoi elle souffrait et qu'on lui a annoncé qu'elle devrait voir un spécialiste et passer d'autres examens.

Bien entendu, le mot tabou n'a pas été énoncé ; il ne sera d'ailleurs formulé par aucun des médecins que nous rencontrerons durant ces deux années. On parlera de grosseur, de lésion, de nodule, de tache, mais jamais, au grand jamais, le mot « tumeur cancéreuse » ne sortira de leur bouche. Cela leur fait-il peur à eux aussi ? Est-ce tellement évident que ce n'est même pas la peine de l'évoquer ? Ou craignent-ils d'être déstabilisés par les questions du malade ? Par contre, ils prononceront

volontiers le mot *maladie* et à la façon qu'ils avaient de le dire, il fallait comprendre qu'il s'écrivait en majuscules.

Le retour à la maison fut malgré tout assez gai. Nous étions chez nous, tous les deux à nouveau réunis, et c'était, pour le moment, le plus important. Je savais que nous allions dès lors devoir nous contenter de petits instants de bonheur comme celui-là. Impossible de faire autrement, il allait falloir s'adapter et admettre que rien ne serait plus pareil. Dorénavant, nous allions être obligés de vivre au présent, ne pas trop regarder le passé pour ne pas sombrer dans la nostalgie et, surtout, ne pas nous projeter dans l'avenir. Vivre au jour le jour donc. Mais cela n'était pas dans nos habitudes ! Notre vie d'avant n'était faite que de projets.

Bien entendu, ni Sonia ni moi n'osions parler de tout cela, mais je savais qu'elle pensait la même chose que moi, car depuis le début de notre relation nous nous comprenions sans parler. Cependant, je sentais confusément que cela aussi serait modifié : jusqu'à présent, nous cheminions ensemble sur la même route, la main dans la main en quelque sorte, maintenant nous avancerions sur deux voies parallèles, LA MALADIE s'insinuant entre nous pour nous séparer. Nous ne serions jamais plus sur la même longueur d'onde.

De ce fait, l'ambiance qui régnait dans la maison était changée. Une sorte d'atmosphère feutrée, bizarre, pleine de non-dits s'était installée dès le premier jour. Quand l'un de nous deux prenait la parole, c'était pour énoncer des banalités, personne n'osait évoquer la menace prégnante qui, telle l'épée de Damoclès, était suspendue au-dessus de nos têtes.

Sa convalescence se déroulait néanmoins normalement. Elle mangeait bien et avait retrouvé des forces, reprit du

poids. Cependant, nous ne pouvions pas, malheureusement, oublier *le reste*. Les différents médecins rencontrés se sont bien chargés de nous le rappeler. Les consultations, les auscultations et les examens médicaux, fibroscopie, biopsie, échographie, scanner, IRM, scintigraphie, PET scan, se succédèrent à un rythme effréné dans divers hôpitaux ; parfois très éloignés de chez nous. Toutes ces investigations à l'aide d'appareils de plus en plus sophistiqués dont nous ignorions même auparavant l'existence permirent d'établir un diagnostic implacable : *le crabe* avait déjà fait des petits. La suite allait de soi : chimiothérapie.

Nous avons alors rencontré pour la première fois le cancérologue qui nous a expliqué comment allait se dérouler cette chimiothérapie, précisé qu'une cure (c'est le terme qu'il a employé) comportait douze séances, mais qu'au bout de six il y aurait un bilan sanguin et un scanner pour voir comment Sonia réagissait au traitement. Il a également énuméré les nombreux effets indésirables qui pouvaient survenir en tempérant son propos par « Peut-être... » « Chez certains malades... » Mais nous n'étions pas dupes et le remède nous est alors apparu plus terrible que le mal.

Bizarrement au lieu de m'affoler cet entretien me rassurait, cela voulait dire que l'on pouvait soigner Sonia, qu'il y avait donc peut-être un espoir de guérison ou tout au moins de rémission. Elle, elle était visiblement soucieuse, mais elle s'était forgé une sorte de carapace, de bouclier, et à la famille et aux amis qui lui demandaient comment elle allait, elle répondait : « je dois faire de la chimio, mais ce n'est pas grave. Ce n'est pas important ; c'est un traitement préventif pour éviter une éventuelle récurrence ». Croyait-elle vraiment ce qu'elle disait ? Je ne savais pas, et j'avais bien du mal à rentrer dans son jeu parce que les divers examens avaient révélé d'autres lésions, dont une, non négligeable.

Mais puisqu'elle le prenait ainsi ; pourquoi pas ? C'était sans doute une façon de se protéger, de ne pas s'enfoncer dans la dépression, sa manière à elle de lutter contre cette saleté de maladie de ne pas baisser les bras. Et puis, d'un autre côté, ça m'arrangeait qu'elle réagisse ainsi, je ne sais pas si j'aurais pu gérer, en plus de mon angoisse, une malade complètement effondrée, qui n'avait aucune foi en l'avenir.

Elle tenait à ce que je l'accompagne à l'hôpital, ce que je faisais bien volontiers chaque fois. Bien sûr, nous ne nous y rendions pas le cœur joyeux. Ce n'était pas une partie de plaisir, mais nous étions confiants. Sonia avait réussi à me transmettre son optimisme et puis, « de toute façon, il n'y a pas d'autres solutions », avait-elle coutume de dire très justement. De plus, cela nous obligeait à sortir de notre huis clos et de notre tête-à-tête qui devenaient par moments pesants.

Enfin, comme tous les deux, nous avons toujours eu pour habitude de retourner des situations parfois difficiles pour en faire des moments acceptables, de toujours voir le bon côté des choses, nous étions contents de rencontrer d'autres malades, de voir que son cas n'était pas isolé et de constater aussi que d'autres personnes étaient manifestement plus atteintes. Je ne manquais pas d'interpréter, intérieurement, cette dernière constatation de deux façons :

« Heureusement que Sonia n'est pas comme ça ! » Et « pourvu qu'elle ne devienne pas comme ça ! » Pensait-elle la même chose que moi ? Sans doute, mais nous n'en avons jamais parlé.

Courageusement, elle reprenait régulièrement le chemin de l'hôpital. *Le remède de cheval* qu'elle subissait la fatiguait beaucoup et était accompagné d'effets secondaires très gênants, mais elle ne se plaignait que très rarement.

Comme convenu, au bout de trois mois, un premier scanner de contrôle. J'attendais fiévreusement ce moment, tout comme elle sans doute, j'avais envie de savoir et en même temps, je redoutais de connaître le diagnostic.

Quand le médecin lui annonça que le résultat était prometteur, car les différents nodules avaient diminué de moitié, j'ai vu son visage s'illuminer, pour la première fois, depuis des mois, Sonia souriait. C'était en effet une bonne nouvelle, moi aussi, j'étais soulagé et je pensais, peut-être naïvement, qu'avec six séances de chimiothérapie supplémentaires la maladie serait jugulée.

Il va sans dire que les trois mois suivants furent plus détendus. Le printemps était revenu et nous avons pu recommencer à faire quelques petits voyages, pour quelques jours, seulement et pas très loin de chez nous, mais c'était déjà ça. Après la tension permanente que nous avons éprouvée les mois précédents, nous avons l'impression que le danger s'éloignait, que l'on pouvait à nouveau faire des projets, ce n'était pas vraiment le bonheur, mais ça y ressemblait.

Deuxième scanner de contrôle, et deuxième bonne nouvelle : plus aucune lésion n'apparaissait sur la radio ! Le cancérologue lui a annoncé qu'elle n'était pas guérie, bien sûr, mais que l'on pouvait arrêter la chimiothérapie pour l'instant. Il ajouta que, bien évidemment, il convenait de continuer à effectuer des contrôles tous les trois mois. C'était la liberté retrouvée, la liberté avec un L majuscule ! Bien sûr, la menace était toujours là, n'empêche, elle avait gagné ! Ce n'était peut-être qu'un répit, mais une excellente nouvelle quand même. Nous allions pouvoir reprendre notre vie là où elle s'était arrêtée un an auparavant.

Pendant les semaines et les mois qui ont suivi, nous avons été pris d'une frénésie, d'une sorte de boulimie

d'activités. C'était comme si l'on essayait de rattraper le temps perdu. Je crois, surtout, que l'on voulait mettre ces six mois entre parenthèses, essayer d'oublier ce que nous avons vécu et plus probablement s'étourdir pour éviter de trop penser à demain.

Il restait environ un mois avant le contrôle trimestriel quand je remarquais un changement dans le comportement de Sonia, je mis cela sur le compte de la fatigue, car nous avions fait de nombreux voyages. Malheureusement, le trouble subsistait ; elle avait mauvaise mine et ne mangeait plus beaucoup. Il régnait à nouveau une ambiance très bizarre dans la maison et, pour moi, l'angoisse revenait. C'était un quitte ou double insupportable, j'avais l'impression de ressentir le même supplice qu'un prisonnier qui voit sa cellule s'ouvrir et qui se demande si c'est pour le libérer ou l'exécuter.

Je me raccrochais à l'idée qu'il n'était pas possible qu'une rechute se manifeste aussi tôt, mais mon médecin traitant, à qui j'avais posé la question, me fit comprendre que l'on pouvait malgré tout le craindre. Le cauchemar allait donc recommencer ! Je n'arrivais pas à le croire, l'affreuse bestiole recommençait-elle à se réveiller, quelque part, au milieu de ses cellules.

Il a bien fallu, malgré tout, se rendre à l'évidence ; la radio de contrôle a révélé la présence d'une nouvelle tumeur. Nous étions effondrés, *l'embellie* n'avait pas duré très longtemps, nous nous retrouvions à la case départ. On proposa à ma femme une nouvelle chimiothérapie, différente de la première par ses molécules, mais aussi en raison de ses effets secondaires. Bien entendu, elle accepta, pouvait-elle faire autrement ? Sonia aimait la vie ! Elle n'avait qu'un seul objectif : continuer à vivre ! Je suis même